



CLASSIQUES
GARNIER

RENAUD (Michel), MATHIEU-CASTELLANI (Gisèle), « Préface », *Pour une lecture du Moyen de Parvenir. de Béroalde de Verville*, p. 13-15

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5735-7.p.0008](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5735-7.p.0008)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1997. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1984)

Œuvre déconcertante — et d'abord parce qu'elle fait somptueusement éclater les codes littéraires et non littéraires —, œuvre déroutante — et notamment en ce qu'elle semble couper la route d'accès à l'intelligibilité, voire à la lisibilité d'un texte qui «escrevisse» comme aurait dit Richelet, et constamment retourne vers sa source —, œuvre déviante — ne commence-t-elle pas audacieusement, insolemment, par un «Car...», qui, d'un coup, renvoie à son incertitude le lecteur, boussole affolée désormais incapable de trouver le nord — Le Moyen de parvenir a certes de quoi séduire (attirer et tromper) notre modernité si sensible à la glose (souvent indiscreète) que dispense sur sa propre écriture le discours littéraire. Michel Renaud, lecteur de Blanchot et de Borges, ne pouvait être qu'un très suffisant lecteur, sans aucune suffisance, mais avec beaucoup d'ingéniosité, de ce livre singulier, dont l'activité auto-réflexive s'affiche dans le commentaire que l'œuvre ne cesse de produire sur elle-même. On saura gré à ce jeune chercheur aussi modeste que perspicace de nous offrir un précieux guide de lecture du Moyen de parvenir, et de n'avoir point ménagé ses efforts pour tracer, dans les «cheminements tortueux» d'un texte au parcours brisé, quelques sentiers bien balisés, mais non banalisés, qui permettront à l'amateur de ne pas s'égarer, ou de s'égarer pour son plaisir.

Voici donc, à côté des études si éclairantes de V.-L. Saulnier, ici encore le découvreur et l'initiateur, et d'André Tournon, dont la subtilité répond si exactement à celle d'un texte ingénieux, un essai sur Le Moyen de parvenir aussi brillant que solide, et qui a su allier, à une information impeccable, des méthodes modernes d'analyse toujours très précisément situées et

intelligemment utilisées, et une écriture vive, où abondent les formules incisives, justement pesées. Ce ne sont pas là, on s'en doute, de minces mérites, comme ce n'est pas peu que d'avoir su choisir un cheminement qui, sans jamais écarter les obstacles, ni couper au plus court, progresse sagement, de la description à l'interprétation, en proposant des schèmes de lecture autorisés par la forme même du texte.

Fort à l'aise dans l'enchevêtrement inextricable des tours et des détours d'un discours qu'il éclaire notamment par le recours à la notion de labyrinthe, comme il l'est aussi à repérer tous les effets de miroir qui décomposent un univers fragmenté pour le recomposer autre, Michel Renaud a su dégager la structure anamorphotique d'un livre fait sur le modèle de « ces peintures qui montrent d'un, et puis d'autre », et y déchiffrer ses effets subversifs. Attentif à tous les décalages, à toutes les ruptures, comme à l'anomalie concertée de ce « monstre », Michel Renaud reste toujours soucieux de ne pas se borner au dépeçage du corps, ni au démontage de la machine, de ne pas réduire le système des écarts qui produit la singularité du texte, bref de ne pas l'« épuisier », tout en affirmant sa volonté d'organiser sa lecture autour de quelques réseaux signifiants. Si les figures du ventre et de la tombe, de la lice et de la mémoire, constituent, en tant que figures de l'enfermement, des principes de description dont M. Renaud montre excellemment l'efficacité, mettant ainsi en lumière le caractère autarcique d'une œuvre refermée sur elle-même, affichant sa clôture dont l'espace du Banquet fictif est l'emblème, les structures que dégage son analyse, sur le modèle du labyrinthe, de l'œuf philosophique des Alchimistes, et de l'anamorphose, lui permettent de réduire toute réduction; il ouvre ainsi le livre à son principe de foisonnement, et propose de tenir pour signifiante la confusion, et pour mode d'écriture marqué le « brouillage ».

Voilà donc un livre qui arrive à son heure, à l'heure où resurgissent, dans notre champ naguère imprudemment rétréci, les grands textes d'une littérature problématique. A côté — tout près,

sans doute — des Essais de Montaigne, eux-mêmes labyrinthiques et anamorphotiques, se range, sur nos rayons, cet étonnant Moyen de parvenir, où se dissout et se pulvérise le discours autorisé du savoir, où se déclare le trouble qui affecte désormais la conscience de l'identité, où s'ouvre, en somme, cette ère du soupçon qui problématise le rapport de l'énoncé à l'énonciation. L'essai de Michel Renaud sera en bonne place pour aider quiconque a quelque curiosité de ce curieux chef-d'œuvre à entrer dans le labyrinthe, assuré de trouver là, à défaut du fragile fil d'une Ariane délaissée, le fuseau d'une lecture aussi minutieuse que riche de virtualités.

Ayant aimé lire ces pages lors qu'elles étaient l'objet d'un doctorat de troisième cycle soutenu en 1980 devant un jury dont je faisais partie grâce à l'aimable invitation de M. Guy Demerson, directeur de la thèse, je tiens à dire ici à Michel Renaud le plaisir que j'ai à voir ce livre aujourd'hui publié, conformément au souhait exprimé par le jury. Il me reste à souhaiter bon vent à cette nef qui permettra d'aborder aux rivages du Moyen de parvenir.

Gisèle Mathieu-Castellani